

quatrième espèce d'unité, c'est l'unité *logique*, qui se manifeste plus qu'aucune autre dans les formes du langage, et que nous prenons trop souvent pour une unité réelle.

Nous ne parlerons ni de l'unité morale, qui se trouve comprise dans l'unité spirituelle, ni de l'unité esthétique, c'est-à-dire de l'unité dans le beau, qui n'est pas moins abstraite que l'unité logique, et même, à un certain point de vue, se confond avec elle : car l'idéal que l'artiste se propose est dans le même rapport avec les formes qui l'expriment, que l'idée générale avec les faits particuliers. On peut donc regarder comme suffisante la classification que nous venons d'établir. De cette classification et des observations sur lesquelles elle s'appuie, nous tirerons deux conclusions, dont l'une intéresse la psychologie ou la nature de l'esprit humain, l'autre la métaphysique ou la nature des êtres en général.

La conclusion psychologique, c'est que la notion d'unité, si nécessaire qu'elle soit, n'est pas une notion distincte et originale de notre esprit, une *catégorie* à part, comme dirait Kant ; mais elle se trouve évidemment comprise dans l'idée de substance et dans l'idée de cause, telles que nous les concevons par la conscience, dans l'idée de temps, dans l'idée d'espace, dans chacune des opérations de notre pensée ; et ce n'est qu'à l'aide de l'abstraction qu'on parvient à l'isoler pour l'élever, en quelque sorte, au-dessus des éléments dont elle fait partie.

La conclusion métaphysique à laquelle nous sommes conduits, c'est que l'unité logique n'ayant aucune existence par elle-même ; l'unité mathématique, c'est-à-dire celle du temps et de l'espace, ne pouvant se concevoir que comme une condition de l'existence et non comme un être ; l'unité physique étant une unité incomplète, puisqu'elle est toujours divisible, il n'y a de véritable unité que l'unité spirituelle, celle qui vit, qui pense, qui agit, qui se sait libre. Par conséquent, c'est une unité du même ordre, mais élevée aux proportions de l'infini, qu'il faut concevoir comme l'unité suprême à laquelle toutes les autres sont subordonnées. Dès ce moment, Dieu n'est plus la totalité inintelligible et inintelligente, mais le créateur et la providence de tout ce qui est.

**VALENTIN, VALENTINIEN, voy. GNOSTICISME.**

**VALLA** (Laurent), un des plus célèbres philologues du xv<sup>e</sup> siècle, celui peut-être qui contribua le plus, avec le Pogge, au renouvellement des lettres classiques, particulièrement des lettres latines, naquit à Rome en 1406, d'une ancienne famille originaire de Plaisance. Son père, savant docteur en droit, était avocat consistorial près du saint-siège.

Valla rendit d'éminents services à son époque par de nombreuses et d'élégantes versions d'auteurs grecs. Il en rendit aussi en combattant avec esprit, avec éloquence, la barbarie et l'intolérance du pédantisme scolastique. Il attaqua même l'orgueil et l'immoralité dont le clergé s'était rendu coupable en plus d'un endroit. Il osa contester jusqu'aux droits des pontifes et ce que l'on appelle la donation de Constantin. C'est à cause de ces attaques qu'il fut banni de Rome ; mais Alphonse V, roi d'Aragon et de Naples, l'accueillit et le protégea toute sa vie. Le pape Nicolas V le rappela dans Rome même et le nomma son secrétaire. Après avoir enseigné les humanités à Pavie, à Milan, à Florence et ailleurs, après avoir été impliqué dans toutes les querelles littéraires de l'Italie, et avoir lancé une foule de diatribes contre le Pogge aussi

bien que contre Bartole, Valla mourut à Naples, comblé de gloire et d'honneurs, à l'âge de cinquante et un ans, en 1457.

Son ouvrage le plus connu, tant admiré et tant employé par Érasme, c'est le livre des *Élégances de la langue latine*.

Les écrits qui nous intéressent ici, puisqu'ils concernent la philosophie autant que la littérature classique, sont au contraire peu connus, et peut-être ne méritent-ils pas de l'être davantage. Ils sont au nombre de trois : de *Dialectica contra Aristotelicos*, in-8, Venise, 1499 ; — de *Libertate arbitrii*, in-4, Bâle, 1518 ; — de *Voluptate et vero bono*, in-4, ib., 1519.

Dans ces trois ouvrages, Valla combat presque toujours les mêmes adversaires, c'est-à-dire les sectateurs d'Aristote et les partisans de la scolastique. Parmi ceux-ci, Boèce lui semble le nom le plus considérable ; mais il n'en repousse pas moins certains antagonistes contemporains de ces mêmes scolastiques : Cusa, par exemple, lequel, selon Valla, a le tort d'accorder à l'esprit humain la puissance de pénétrer les mystères du monde idéal et supérieur, au lieu de le rappeler au sentiment de sa faiblesse et au devoir de l'humilité. Valla accuse le péripatétisme de l'école, non-seulement de partir d'une ontologie abstraite, hérissée d'entités et de quiddités puérides, non-seulement de suivre une méthode compliquée, sophistique, surchargée de termes barbares et de procédés contraires au bon sens ; mais de conduire à l'orgueil d'esprit, en méconnaissant les limites de la science naturelle, et à l'irrégion, en enseignant l'éternité du monde et la mortalité de l'âme individuelle.

Il regarde la doctrine d'Aristote comme absolument impraticable ; et voilà pourquoi, dans ses *Dialogues sur le bonheur*, il compare la morale des stoïciens et celle d'Épicure, négligeant à la fois la morale d'Aristote et celle de Platon. Dans ce parallèle, tout l'honneur revient, du reste, à la morale chrétienne, infiniment supérieure aux leçons de l'antiquité. La philosophie de Valla est, en général, pratique plutôt que spéculative. La faculté qu'il met à la tête de toutes les puissances dont l'homme peut être doué, c'est la volonté. C'est parce que l'Évangile s'adresse spécialement à la volonté, que Valla préfère la philosophie chrétienne à toute autre sagesse. La volonté est libre, dit-il ; la prescience divine ne peut pas la borner, parce que cette perfection n'est pas cause de nos actes. La toute-puissance de Dieu la limite-t-elle ? S'il en était ainsi, l'accord de notre liberté et de cet autre attribut de la Divinité serait un mystère, une difficulté insoluble, mais une difficulté qui ne serait pas de nature à détruire la liberté, non plus que la Providence divine. Tout dans l'homme, la mémoire même et le jugement, obéit à la volonté, parce que nos sentiments et nos actes ont, pour source et pour objet, le bien ou le mal, c'est-à-dire l'amour ou la haine de Dieu. Le vrai bonheur ne saurait consister que dans le plaisir de chercher le vrai bien, par conséquent de cultiver la vertu, par conséquent d'aimer Dieu, l'auteur et la source de tout bien réel.

Telle est la substance des traités moraux de Valla. On y remarque une certaine élévation de sentiments, une tendance marquée vers une piété libre à la fois et simple, conciliable avec les besoins d'une croyance positive et les élans d'une intelligence avide de lumières et de progrès.

C. Bs.

**VAN-HELMONT** (Jean-Baptiste), né à Bruxelles en 1577, issu des deux anciennes familles des Mérode et des Stassart, se consacra de bonne heure à l'exercice de la médecine, malgré la